Entretien Mâkhi Xenakis le 19 mai 2015 avec Magali Le Moullec, Libraire.

Magali Le Moullec – Vous venez de publier Iannis Xenakis, un père bouleversant aux éditions Actes Sud, une forme d'hommage. Pourquoi avoir ressenti le besoin d'écrire sur lui ?

Mâkhi Xenakis – Cela a été un long cheminement qui ne s'est pas fait tout seul.
J'ai toujours aimé poser mes idées par l'écriture pour mieux comprendre ce qui m'arrivait, et dans quel monde je vivais. Mais dans la mesure où ma mère était écrivain, J'avais le sentiment que c'était un domaine réservé et ne pensais pas que j'allais un jour écrire des livres et les publier. En revanche, je n'ai pas pensé une seconde que j'allais faire de la musique, ça n'était pas du tout mon truc.

Le premier livre que j'ai écrit était : *Louise Bourgeois, l'aveugle guidant l'aveugle* je me suis dit que j'allais avoir le droit puisque c'était sur l'art, sur une artiste.
De fil en aiguille Jean Paul Capitani, des éditions Actes Sud m'a demandé si j'avais autre chose à lui proposer. *Parfois seule*, est arrivé comme ça, j' ai développé petit à petit mes pensées à propos de la création. Dans le premier livre sur Louise Bourgeois et dans *Parfois seule,* c'est toujours le processus de création qui est abordé. À ce moment-là, mon père était toujours là, une relation à la fois forte, et difficile nous liait.
Quand il est mort, j'ai écrit *Laisser venir les fantômes*, j'ai commencé à parler de lui, mais pas de son travail, plutôt des souvenirs, heureux, que j'avais eu avec lui, en les mêlant avec ceux sur Louise Bourgeois, puis aussi mon travail, ma vie. Finalement cela s'est tissé ainsi : une manière de travailler à la fois sur la création et sur ma place par rapport à ça.
Très vite j'ai senti que Louise Bourgeois et mon père étaient les deux grandes figures tutélaires de ma vie, en lien avec mon travail. Mon père m'a beaucoup construite par l'exemple qu'il me donnait et par ses centres d'intérêts qu'il me faisait partager, même s'il avait l'impression que je ne suivais pas ses désirs…
À sa mort, avec ma mère, nous étions très sollicitées pour son travail. Avec les années, j'ai eu l'impression que je pouvais m'en occuper et que je n'étais peut-être pas trop mal placée pour le faire. Je savais ce qu'il voulait, je le connaissais bien. Peu à peu j'ai pris cette place d'Antigone… essayer de le protéger maintenant qu'il n'était plus là et le mettre en valeur.
Parallèlement, j'ai eu des propositions pour faire des conférences sur lui, écrire des textes, imaginer des expositions sur lui. Alors je me suis plongée dans ses archives, dans son travail et ça m'a passionnée.
J'ai essayé de faire comme ce que j'avais fait avec Louise Bourgeois, c'est-à-dire découvrir comment les liens avec l'enfance, les souvenirs marquants forts, traumatisants, restent dans l'œuvre et l'alimentent tout au long de la vie. C'est, je pense, le cas pour tout le monde d'ailleurs, même les gens qui ne sont pas artistes; on est tous déterminés par les événements marquants de notre enfance. Petit à petit on comprend pourquoi on fait certaines choses. Je l'ai fait avec le travail de mon père : j'avais ses archives, ses carnets, et mes souvenirs de ce qu'il me racontait.

Depuis longtemps, Jean-Paul Capitani me demandait si j'avais envie de faire un livre sur mon père. Finalement, en me nourrissant de son travail, parallèlement au mien, j'ai senti que j'étais prête.

M. L M. – Ce livre est aussi la quintessence de tous vos autres livres, on y retrouve les thèmes abordés dans *Laisser venir les fantômes* et *Parfois seule,* une impression à travers eux d'un effet miroir entre votre père et vous, et notamment dans l'évocation des doutes, et des intrusions de critiques. Cela vous va-t-il troublé de découvrir que vous ressentiez la même chose que votre père?

M. X. – En effet, je n'avais pas réalisé que j'avais vécu à ce point certaines expériences similaires. Je fonctionne de manière intuitive, je ne suis pas forcement consciente de ce que je fais, c'est après coup que j 'ai découvert certaines similitudes. Comme par exemple lorsque dans ses carnets il note sa déception face à la critique de quelqu'un qui prétend que sa musique n'a pas d'intérêt. Je l'ai vécu de la même manière. Mais comme beaucoup de gens…

M. L M. – Le doute est-il un moteur de création?

M. X. – Oui complétement, mon père fonctionnait toujours avec ce moteur, le doute, dans son travail. Il ne me l'a pas vraiment inculqué en me disant il faut douter, mais dans sa manière d'être je voyais qu'il doutait. Quand je faisais des choses, il me disait toujours : « Ce n'est pas suffisant, si tu te contentes de ça ce n'est pas bien, il faut aller plus loin ! »
Donc j'ai été façonnée par le doute. Ce n'est pas évident car on vit dans une époque, artistique où le doute n'a plus lieu d'être. Un artiste ressent de la honte lorsqu'il dit qu'il doute, qu'il ne sait pas où il va, il est rejeté tout de suite. Les artistes doivent absolument tout savoir, tout expliquer et être sûrs d'eux de manière absolue. Moi je résiste à cela. Je me rends compte finalement que les artistes qui m'ont le plus appris, imprégnée, et dans lesquels je me reconnais, fonctionnent aussi dans le doute. C'est une famille d'artistes: Louise Bourgeois Francis Bacon, Giacometti, aussi, fonctionnaient dans le doute.

M. L M. – Alors est-ce que vous considérez le doute comme une force?

M. X. – J'aimerais bien m'en passer ! Si je pouvais être sûre de moi je serais ravie. Peut-être que ce serait moins intéressant mais je vivrais mieux chaque jour. C'est infernal le doute. Toujours tout remettre en question est invivable.
Il est vrai que je reviens souvent vers les mêmes thèmes, inconsciemment, Plus ça va, plus je me dis que ce n'est pas grave. Modiano par exemple dit qu'il écrit toujours le même livre. Cela fait partie aussi de cette forme de travail de reprendre, et de retravailler autrement le même thème. Quand on a 20, 30 ou 60 ans, on ne le traite pas de la même manière, mais c'est toujours ça qui vous habite et que vous avez envie de travailler, de développer. Finalement dans les dessins, dans

les sculptures c'est aussi un peu la même forme que je reprends mais que je développe autrement.

M. L M. – Justement, tout au long de sa vie, votre père a évolué d'un champ artistique à un autre, passant aisément de l'architecture (sous l'égide de Le Corbusier), à la musique, et cela grâce aux mathématiques. Vous-même ressentez-vous une aisance à passer de la peinture à la sculpture, à la littérature ?

M. X. – Tout à fait. Depuis que j'ai trouvé cette ruse pour ne pas être dans des phases de vide, cela me plaît beaucoup. En effet lorsque l'on travaille longtemps dans le dessin par exemple, au bout d'un moment on s'épuise et il faut attendre de se renouveler. Il faut faire autre chose, mais faire autre chose c'est quoi ? Ce n'est pas aller au cinéma, et se changer les idées en attendant que ça revienne. En revanche, aller vers la sculpture, à ce moment-là, c'est retrouver une nouvelle énergie car on ne fait pas appel aux mêmes domaines de notre cerveau. On n'est plus dans la même manière de créer, ce ne sont plus les mêmes enjeux, les mêmes techniques. On passe de l'espace à deux dimensions à celui à trois dimensions et cela multiplie les possibilités d'aborder encore une fois les mêmes sujets mais sous des formes différentes. Pour l'écriture, c'est encore une autre forme de gymnastique du cerveau, il n'y a rien à voir, tout est dans la formulation de la pensée par l'écriture. Et j'aime sauter de l'un à l'autre!.

M. L M. – *Dans Les folles d'enfer de la Salpêtrière,* vous produisez un texte blanc, une énumération de faits évoquant les humiliations de ces milliers de femmes internées contre leur gré pendant des centaines d'années, un fait historique méconnu. Il s'agit d'un texte très fort. Quel a été le projet initiateur, l'exposition de sculptures ou le livre?

M. X. – Au départ, j'étais invitée à montrer des sculptures bleues, qui n'étaient pas des folles, dans la chapelle. Mais comme j'aime bien nourrir un nouveau travail en fonction du lieu dans lequel je suis invitée, j'ai voulu connaître l'histoire de la Salpêtrière. Je me suis plongée dans les archives, et là j'ai découvert que c'était un lieu d'enfermement des femmes, depuis Louis XIV , ce que j'ignorais. Je me suis dit qu'il fallait que je fasse des sculptures spécifiques, car mes sculptures habituelles sont plus ludiques, plus légères. La couleur non plus n'était pas possible. J'ai voulu entreprendre un groupe de nouvelles sculptures pour la chapelle. J'étais bouleversée par ces archives, je ne m'en débarrassais pas. J'ai alors croisé Jean-Paul Capitani par hasard, qui m'a suggéré d'en faire un livre. Dès lors je me suis mise à travailler les deux parallèlement. C'était une période extraordinaire, j'étais emplie à la fois par l'écriture et la sculpture. Quand on peut créer sur un même sujet avec deux formes d'expression différentes, c'est génial parce qu'il y a des correspondances, en même temps on navigue dans des mondes complétement différents.
J'allais donc le matin dans les archives de l'Assistance Publique, je retranscrivais les textes que je trouvais. L'après-midi j'allais à l'atelier, je faisais mes sculptures. J'étais complétement imprégnée par ce que j'avais découvert le matin. Le soir je

réécrivais les textes dans une forme de psalmodie, pour les unifier car il y avait du vieux français, des styles différents... Je n'ai rien inventé, la violence était telle qu'il fallait juste la transmettre et la laisser telle quelle.

M. L M. – Vous êtes-vous sentie investie d'une mission afin de révéler ce qui était arrivé à ces femmes?

M. X. – J'étais Jeanne d'Arc à ce moment-là ! Il fallait que je les sorte de l'oubli, que je les fasse revivre. Je me sentais investie d'une mission.
Très vite, dans les sculptures, je me suis mise à leur donner un double regard, pour multiplier les présences, comme Janus : deux faces. Je les ai installées au centre de la nef de la chapelle, sous forme pyramidale.. On tournait autour, elles nous suivaient du regard. On ne pouvait pas échapper à leurs regards. Ce qui est important pour moi ce n'est pas seulement qu'on puisse voir les sculptures mais c'est qu'elles nous regardent, qu'elles attrapent notre regard, qu'elles soient vivantes.

M. L M. – La figure féminine est importante dans votre travail, vous donnez corps à la Pompadour, Antigone, aux figures des Folles...

M. X. – Je me découvre de plus en plus féministe avec le temps… et à m'intéresser à la cause des femmes en général. Quand j'étais jeune, j'étais évidemment pour l'égalité des femmes, mais j'avais l'impression que c'était acquis: je suis de la génération du M. L. F… Mais je constate qu'en réalité aujourd'hui, ce n'est pas encore vraiment gagné…

M. L M. – Votre père et vous semblez vous être placés sous l'égide de figures tutélaires : votre père avec le chef d'orchestre Hermann Scherchen (grand défenseur des créateurs contemporains) et Olivier Messiaen ; vous, avec Louise Bourgeois. Est-ce un besoin de protection?

M. X. – Cette histoire parallèle entre mon père et moi est drôle. Tous les deux étaient dans une situation très incertaine concernant notre travail. Aucun de nous n'a suivi un parcours académique. Mon père a fait de la résistance en Grèce et n'a pas pu étudier la musique comme il le voulait. Moi je n'ai pas pu étudier aux Beaux-Arts car mon père voulait que je fasse des mathématiques… J'ai étudié finalement l'architecture, mais ce n'était pas mon truc. Donc nous étions tous les deux empêchés (moi, c'était à cause de lui mais peu importe) dans notre passion et dans notre mission. Et nous nous sentions perdus vers la trentaine ou un peu avant. Nous n'avions pas de soutien et ce qu'on créait était effectivement très différent de ce qui se faisait puisque nous n'avions pas été façonnés par l'école. On nous traitait d'étrangers…
Naturellement, dans ces situations trouver un maître qui vous encourage, cela vous sauve.
C'est étonnant la similitude que je retrouve quand il parle de Scherchen et surtout de Messiaen. Il dit la même chose que moi, je n'avais pas réalisé : "Il m'a sauvé la

vie”, ce que j'avais dit de Louise Bourgeois. Elle m'a sauvé la vie parce que mon père m'empêchait de vivre la mienne. C’est amusant!

M. L M. – Il y a quelques thèmes communs à vous trois dans vos œuvres : l'araignée notamment. Votre père pouvait rester des heures à scruter les toiles dans la rosée du matin, s'inspirant de leurs structures. Pour Louise Bourgeois, elle représente la mère. Et pour vous?

M. X. – Pour mes onze ans mon père m'a offert un chevalet. C'était très important symboliquement que ce soit lui qui m'offre ce chevalet, qu'il me donne l'autorisation de peindre, parce que c'était toujours ambivalent avec lui : “Tu peux être artiste si tu veux mais il faut que tu fasses des maths ! ”
Donc dans un dessin que j’ai fait à cette époque et que j’ai retrouvé, je me suis représentée devant mon chevalet, prête à peindre une espèce d'araignée monstrueuse, avec des tentacules partout qui me fait face… L’araignée pour moi représente plutôt la peur, l’effroi.
Cette araignée, était omniprésente dans mon travail quand j'ai rencontré Louise Bourgeois. J'allais la voir régulièrement. Je dessinais des petites bonnes femmes, toutes petites, perdues dans l'espace de la feuille de papier, Il n'y avait pas de sol, alors elles tombaient… en chute libre, une forme d'autoportrait,. Et pour qu'elles ne tombent pas trop vite justement je leur mettais des sortes de tentacules sur la tête, comme un parachute. Un jour, Louise Bourgeois voyant mes petites bonnes femmes m'a dit : “C'est drôle, vos petites bonnes femmes ressemblent de plus en plus à des araignées”. À ce moment-là, nous étions l'une en face de l'autre et une araignée, une vraie, est descendue du plafond. J'aime beaucoup cette histoire, c'est comme un conte, et elle m'a dit : “moi aussi je dessinais des araignées autrefois”. C'est vrai qu'en 1947, elle faisait beaucoup d'araignées.
Six mois plus tard, à l'époque j'habitais Paris, elle m'invite pour son exposition à Brooklyn : “Vous verrez mon travail et apportez-moi le vôtre”. L'échange c'était ça, il fallait qu'on se montre chacune notre travail. Et moi je m'étais mise à faire des araignées, mes petites bonnes femmes s’étaient métamorphosées en araignées terrifiantes ou terrifiées. Et elle aussi s’était mise à faire des araignées à l'aquarelle. C 'était assez stupéfiant de découvrir que l'on faisait toutes les deux des araignées de nouveau, ensemble. Mais contrairement aux miennes, les siennes représentaient sa mère, la tisseuse, l’apaisement. Plus tard, elle en a fait des sculptures.
Après, j'ai arrêté d'en faire car tout le monde me disait que je la copiais, ce qui n'était pas le cas mais je ne pouvais pas l'expliquer. J'en ai refait après sa mort. J'ai eu l'impression que je pouvais de nouveau explorer ce domaine sans culpabilité.

M. L M. – Le regard est aussi un thème important dans vos œuvres : avec Louise Bourgeois vous avez créé L'Aveugle guidant l'aveugle livre sur sa jeunesse. Votre père avait perdu un œil et voulait que vous soyez ses yeux lorsque vous nagiez et puis comme vous l'expliquiez, les Folles et leur double regard. Les yeux ou l'absence de regard?

M. X. – C'est le mystère de la sculpture, même dans les statues antiques, le regard ce n'est pas des yeux figuratifs, réalistes. Ce sont souvent des creux avec quelque chose dans le creux qui fait que tout à coup il y a le regard qui sort de la sculpture et qui vous regarde. Les sculptures antiques sont très prenantes pour ça, elles nous regardent.
Pourquoi est-ce que dans mon travail il y a des yeux partout, c'est certainement à cause de l'œil de verre de mon père, l'œil vide dans son visage quand il l'enlevait, tout cela a dû me marquer, m'impressionner enfant. Et aussi le regard de mon père, lorsqu'il qui me regardait avec son œil vivant. Tout cela est sacrément compliqué pour une petite fille. Et comme je suis devenue artiste, je l'ai transformé dans mon travail, peu à peu, sans le savoir. Maintenant je commence à y voir plus clair !

M. L M. – Aviez-vous conscience de la richesse de votre environnement familial?

M. X. – Quand on vit dans un milieu on pense que tout le monde est pareil. Ce n'est que peu à peu que j'ai compris que tout le monde n'était pas comme ça ou ne fonctionnait pas comme ça. Et même encore aujourd'hui avec certaines personnes, je sens que je ne parle pas la même langue, qu'on ne va pas pouvoir communiquer. Je suis encore très inscrite dans une méthode de vie, de pensée qui n'est pas très sociale, un peu singulière, et je ne suis pas forcément très bien adaptée à toute forme de vie sociale. J'ai des handicaps...

M. L M. – Ce livre vous va-t-il permis de vous libérer de certaines angoisses? Créer vous permet-il d'accéder à une forme de légèreté?

M. X. – L'angoisse sera toujours là, mais effectivement plus on construit, mieux on maîtrise les choses plus légers on se sent. Même si on doit y retourner…Là, depuis le livre sur mon père, je me suis mise à changer de technique et de thème dans mes dessins, même si cela reste de la même famille… Mais c'est affreux, j'ai l'impression d'être encore une fois en bas de la montagne et il va falloir tout recommencer. En même temps c'est moi qui me mets dans cette situation…

M. L M. – Vous finissez votre dernier livre sur le personnage d'Antigone face à la mer en Corse. Antigone, figure tutélaire, fille d' Œdipe, fille guidant son père aveugle. Avez-vous l'impression d'avoir fermé la boucle?

M. X. – Oui, ça m'a bien plu. Surtout quand Louise Bourgeois me parlait d'Œdipe et Antigone au lycée Fénelon, de voir à quel point c'était important pour elle. Elle ne connaissait pas toute mes histoires avec mon père : moi petite fille guidant mon père, grec de surcroît, vers les poissons. Inévitablement on pense à Œdipe et à Antigone. Je me disais c'est incroyable cette complicité de pensée. Avec Louise Bourgeois c'était en permanence. Je retrouvais des choses chez elle alors qu'elle n'avait pas du tout eu la même vie que moi. Elle-même s'étonnait de retrouver, dans mes œuvres, des thèmes qu'elle avait toujours travaillés. C'était très étrange

cette familiarité, non pas dans nos vies mais dans notre travail et les thèmes qui nous intéressaient.
À l'occasion de la présentation du livre sur Louise Bourgeois au lycée Fénelon, Une amie est venue me filmer. Après la présentation, j'ai emmené les gens venus m'écouter se promener dans le lycée Fénelon, IL y avait mes parents et cette amie continuait de nous filmer. Alors, j'ai fait quelque chose d'incroyable que je n'avais pas du tout prévu, cela ressemblait à un conte… Arrivés devant le grand escalier, là où était autrefois installée la sculpture d'Œdipe et d'Antigone qui avait tant marqué Louise, j'ai demandé à mon père de s'installer à la place d'Œdipe et je me suis mise à la place d'Antigone… C'était un moment très intense pour moi de pouvoir réunir ainsi Louise, mon père la petite fille, Antigone…J'étais dans un moment magique même si j'étais un peu inquiète d'avoir fait une chose pareille… et ce qui est incroyable c'est qu'il reste une trace de ce moment grâce au film et qu'il est parfaitement à sa place à la fin du livre que je viens d'écrire sur mon père… C'est grâce à un livre que je peux cristalliser une chose pareille, Je ne peux pas le faire en sculpture toute seule, ou en dessin tout seul. Forcément le dessin et la sculpture sont plus silencieux. Il n'y a pas les mots et les images. L'écriture permet parfois de mieux analyser les pensées. Je ne pourrais plus me passer de l'écriture.

M. L M. – Sur quoi travaillez-vous en ce moment?

M. X. – Indépendamment de mes nouvelles encres sur les méduses, et des nouvelles sculptures, je prépare un nouveau livre sur Louise Bourgeois!.
Bien sûr je me dis que je ne vais quand même pas passer ma vie à parler de Louise Bourgeois. Mais elle fait partie des gens qui m'ont construite, qui me passionnent, et j'ai encore des nouvelles choses à dire dessus, qui je pense peuvent intéresser les gens J'allais la voir, régulièrement entre 1988 et 1998, à l'époque elle n'était pas encore très connue, elle était disponible. Je passais des journées entières avec elle. Nos conversations étaient tellement denses que je les retranscrivais quand je rentrais chez moi le soir, je ne voulais pas les perdre. J'ai laissé ça dans un coin. Cela fait un moment que je tourne autour, et il me semble que c'est vraiment intéressant : c'est moi à 30 ans avec un maître qui a toute sa tête, complétement libre et disponible, qui dit énormément de choses sur l'art et la création, c'est magique : la manière dont elle parle à cette jeune femme perdue, la manière dont elle la guide. J'ai commencé à retranscrire mes notes… On verra…

M. L M. – Cela doit être assez troublant d'avoir trouvé une personne avec qui on est en accord d'un point de vue artistique et intellectuel ?

M. X. – C'était incroyable. A cette époque, tous les gens me disaient que j'étais nulle et qu'il fallait que je fasse autre chose. Sauf elle!
Durant cette période, les artistes auxquels j'essayais de m'identifier étaient Francis Bacon, Giacometti..., mais ce n'est pas facile pour une jeune femme de s'identifier à de tels hommes… Et voilà que la personne que j'admirais le plus, était une femme, vivante que je pouvais voir et qui en plus m'écoutait, m'encourageait...

C'était la seule, la seule... Mon père n'aimait pas ce que je faisais, il ne comprenait pas parce que je faisais de l'art figuratif, il me demandait toujours à quel moment j'allais passer à l'abstraction. C'était dur pour moi d'être aussi peu comprise par cet homme, il fallait que je trouve quelqu'un d'autre, qui ait la même force. Louise n'a jamais su que mon père était célèbre et musicien, et pour moi c'était très important qu'elle ne le sache pas, qu'il n'y ait que moi en face d'elle. Je pense que j'ai bien fait. Si elle avait su, elle aurait changé d'attitude à mon égard . Tout le monde change d'attitude à l'égard de quelqu'un dont on sait qu'il a des parents célèbres. Cela fausse les relations.